

PREMIER FASCICULE
DU
IV^e Livre du Testament du XIX^e siècle
RECUEILLI
Par BUSTARRET-GRAULLOT

L'Équilibre et ses Lois

DANS
le monde physique et dans le monde moral

APPLIQUÉ
A TOUS LES FAITS
de la vie individuelle et collective
dans toute la société humaine

OU
FORMULE BIOLOGIQUE DES NATIONS

*« Donner à autrui ce qui lui manque
et en recevoir ce que l'on n'a pas. »*
D^r A. C.

PUBLIÉ
PAR LE COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE
DE LA GIRONDE

Toutes les communications, mandats, etc., concernant cette
œuvre de propagande,
de vérité, de justice et de paix, doivent être à l'adresse de
M. BUSTARRET-GRAULLOT, Secrétaire général,
BORDEAUX

RÉFLEXIONS

La science la plus utile et la plus ignorée, celle que nous sommes encore à enseigner à nos enfants, c'est la science de la vie des hommes en *société*. Aussi, à cet égard, il ne faut pas s'étonner que nous végétions en plein chaos d'erreurs, d'incohérence, de préjugés, de sophismes et de superstitions. Aussi la haine, la discorde est partout, l'amour nulle part. L'expérience démontre que des hommes remarquables dans leurs spécialités professionnelles sont ignorants, ineptes et nuisibles pour décider en matière sociale. D'autres supposent qu'avec la violence on arriverait à terminer l'œuvre de la Révolution pour le bien de tous. Ne nous illusionnons donc plus sur la société et reconnaissons que si le corps social est malade, comme le corps humain il doit avoir ses médecins qui, pour rétablir la santé et le bon fonctionnement de ses organes, ont étudié, savent, et n'agissent pas avec légèreté, impatience et négligence, mais apportent pour le guérir la rigueur, la sévérité de la méthode appliquée à toutes les sciences positives.

Aidons-les, intruisons-nous au lieu d'écouter toutes les harangues creuses des charlatans de la politique immorale; n'agissons plus sans savoir et ne disposons plus de nos votes sans éclairer nos consciences.

Si au siècle dernier la France donna au monde, par le *système métrique*, l'*unité* de mesure et de poids adoptée partout aujourd'hui, nous pouvons, grâce aux travaux que j'ai recueillis, lui présenter à cette heure la *formule biologique des nations* par la doctrine de l'*équilibre* et de ses lois dans tous les faits physiques et moraux, individuels et collectifs. L'*équilibre* est l'emblème de l'alliance, de la paix universelle. Il prépare au désarmement général. La plaie des nations civilisées disparaîtra vraiment de tous les pays solidairement unis où la notion du droit, du devoir, de la justice et de la loi ne sera plus en contradiction avec le bien de l'humanité et reposera sur une base *non hypothétique*, mais *scientifique*.

Cessons donc d'être divisés par des systèmes qui séduisent par quelques vérités, mais dont les nombreuses erreurs nous échappent, et soyons tous unis sur le principe de l'*équilibre* social qui est l'*unité dans la pluralité*. Il est aujourd'hui simultanément le levier et le point d'appui que réclamait Archimède, qui nous permet enfin pour la première fois de faire tourner sur son axe toute la société humaine.

B.-G.

L'ÉQUILIBRE SOCIAL

PRÉFACE

Ce livre, signé du nom le plus autorisé de la science ou de la philosophie, n'éviterait pas l'accusation d'outrecuidance; signé de mon nom, il est condamné. Il soulève en effet les plus grosses questions de la métaphysique, de la morale, du droit, de l'économie et de la politique; il établit entre ces choses une hiérarchie et une espèce de subordination, il donne un plan nouveau de la société. Je suis le premier à lui reconnaître les caractères de l'utopie; mais j'affirme qu'il a été fait en pleine sincérité et bonne foi. Comme preuve, je veux dire ses origines. L'idée première m'en est venue quand j'étais étudiant : alors la moisson des sentiments et des idées n'était pas difficile, comme à cette heure. Une ardente jeunesse débordait d'action et de vie, elle se ruait vers la gloire et méprisait l'argent. Des bourses souvent vides gardaient par un charmant privilège la piécette du Juif errant, tribut quotidien payé à l'amitié, à la bienfaisance, à la poésie et au plaisir.

En ce temps-là vingt pauvres camarades se cotisaient pour

avoir la primeur des œuvres de Lamartine et de Hugo. Une voix sonore disait à vingt âmes émues la pensée du poète et les portait dans les régions de l'infini. C'était le temps où pendant une semaine on retranchait la meilleure part de son dîner pour avoir le prix d'une place de parterre à la Comédie-Française ou au Théâtre-Italien. Le lendemain on courait au Collège de France entendre des leçons passionnées. Le professeur (sa voix est muette aujourd'hui) parlait un peu de la littérature des Slaves et beaucoup de leurs infortunes. L'auditoire haletait. Tout à coup des proscrits polonais se levaient comme poussés par un ressort. Ils étaient pâles et des larmes pendaient à leurs longues moustaches. Les bras en l'air ils criaient vive la France, et tous les Français de se lever et de crier vive la Pologne. Un grand Anglais restait assis et silencieux, pressant de ses deux bras son chapeau contre sa poitrine. Il pleurait comme les autres. Ah! c'était le bon temps...

Cette jeunesse si filiale et si aimante pour ceux qui lui versaient les inspirations généreuses refusait à un cœur flétri le droit d'enseignement. Tel professeur, après un pacte honteux, était banni de sa chaire par les huées et les sifflets. La police ne réprimait pas trop fort les petites émeutes; sa débonnairété était son moindre défaut : il paraît cependant qu'elle a tenu à s'en corriger. Chacun alors était à la fois artiste et étudiant. L'élève en droit ou en médecine fréquentait les ateliers; le peintre et le sculpteur fréquentaient les amphithéâtres. De cette communion de l'art et de la science est sortie une nouvelle aspiration vers la société idéale qui avait tant préoccupé les encyclopédistes. Des mêmes causes sortaient les mêmes effets. Les alchimistes de cette nouvelle pierre philosophale, après avoir lu Fourier et Saint-Simon, s'en allaient comme leurs devanciers du moyen âge chercher le secret du grand œuvre dans le portail de Notre-Dame. Plus

d'un état amoureux de cette vieille église et passait sa nuit à la considérer au clair de la lune. Un autre faisait des pèlerinages réguliers à la fontaine des Innocents ou à la cour du Louvre; un autre se mettait en adoration devant les débris de l'art grec comme devant le symbole de toute poésie et de toute vérité. En littérature il y avait les classiques et les romantiques. Aucune tolérance : rien que du fanatisme et de la foi. Aussi, quelles discussions! quels chocs d'âmes! quelles étincelles d'esprit suivies d'obscurités profondes! quelles ébauches d'œuvres de génie finissant en éclats de rire!

Dans ces orgies de l'esprit et du sentiment, les organisations vibrantes jettent au dehors toute leur sève, tandis que les organisations concentrées recueillent la vie livrée au vent : les premières s'épuisent quand les autres s'enrichissent, et il arrive que des têtes condamnées à la médiocrité par leur dureté native sont capables de saines productions. Le crâne le plus épais, quand il est martelé sous l'émotion, s'amollit et se laisse pénétrer. Plus tard, il redevient dur, comme devant, et n'offre aucune sortie à ce qu'il a laissé entrer. Il emprisonne dans une même cervelle les idées antagonistes que lèguent les temps d'effervescence et de transition; il prépare ces luttes de l'âme qui peuvent aboutir au suicide et à l'aliénation, mais qui seules produisent les combinaisons de principes d'où sort le progrès social.

Pendant un quart de siècle se sont pressées dans ma tête les idées de mon époque traduites et élucidées par cent écrivains ou par ces merveilleux causeurs qui concentrent toute leur puissance de production dans une conversation étincelante. Leur parole illumine l'atmosphère de génie qui environne Paris, leurs discussions font naître mille rapports entre les idées anciennes et les idées nouvelles; ils sèment les fleurs de la civilisation, ils livrent au vent les graines de l'avenir, sans

se préoccuper de la récolte. Derrière ces cigales du progrès viennent les fourmis, qui recueillent patiemment tout ce qui obtient croissance et maturité, accumulant ainsi des richesses dont elles se prétendent propriétaires. A regarder de près, les écrivains jouent tous, plus ou moins, le rôle de la fourmi : ils récoltent les idées qu'ils n'ont pas semées, ils ne sont vraiment que les secrétaires de leur époque. Je ne prétends nullement faire exception à la règle. Des idées mères de ce livre, aucune n'est à moi ; la seule chose que je puisse réclamer, c'est une part de leur combinaison ; encore est-elle le fait d'une structure organique et d'une dureté de cervelle qui gardent obstinément d'anciennes impressions. Depuis que je travaille à concilier l'antagonisme de principes qui me blesse dès le temps de ma jeunesse, j'ai vu changer autour de moi les hommes et les opinions. Le grand nombre, par faiblesse, épuisement, banalité ou découragement, s'est livré à la force sociale dominante. Or, à partir de 1842, cette force a été l'argent. Quel homme n'a vu des amis, autrefois sincères, ardents et dévoués, se vendre pour un peu d'or, et, comme un bétail de l'usure, subir une sorte d'*engraissement physique et moral* ? Qui n'a vu la foule se courber chaque jour plus bas devant la majesté de la richesse ? Seuls, quelques fanatiques de l'idée ont osé se prendre au géant de l'*agiotage* fouiller ses entrailles d'un ongle acéré, et se faire écraser au prix d'une vengeance suprême. L'époque a prodigué la honte aux vaincus, mais leur lutte n'est pas moins l'honneur de la France, qui seule en fut le théâtre. Un moment le géant fut abattu par le dégoût d'un peuple qui fait volontiers de son gouvernement le bouc émissaire des péchés d'Israël. Mais après la défaillance de 1848, l'argent se releva plus puissant que jamais. Ses ennemis agissaient sans ordre et sans discipline ; leurs armes n'avaient ni la même trempe, ni la même longueur : il les brisa les unes après les autres.

Je n'ai aucune prétention de recommencer la lutte ou de fournir les éléments d'une nouvelle révolution; mais je sais que toute puissance exclusive porte la ruine dans ses flancs. L'argent livré à lui-même succombera sous ses propres excès. Déjà il penche vers le précipice; il ne peut faire surgir une richesse sans produire une égale somme de misère; il fait du paupérisme la plaie des opulentes nations; il compense le luxe d'une famille par les privations de cent autres; il se concentre par le fait même de ses bénéfices, diminuant ainsi le nombre de ses défenseurs et augmentant le nombre de ses ennemis; avant qu'il soit bien longtemps, il doit succomber à son tour.

Mais il ne suffit pas de prévoir une catastrophe, il faut connaître les malheurs qu'elle entraîne, et les conjurer s'il se peut. Pour ce faire, on doit se garder de la haine, qui met un bandeau sur les yeux comme l'amour, dont elle est la négation; on doit se garder des folles espérances de la personnalité; on doit surtout se raidir contre l'impatience et le découragement. Le penseur qui analyse froidement notre époque trouve plus d'une raison d'espérer. Il sait que du fumier païen est sortie la fleur du christianisme, que de la féodalité est sortie la liberté individuelle, que de la monarchie est sorti le principe de l'égalité sociale, que de l'exaltation de l'argent est sortie une puissance énorme de production. S'il se demande pourquoi des principes qui tous ont obtenu force et grandeur succombent les uns après les autres, léguant d'effroyables malheurs à l'humanité, il trouvera la réponse dans le rocher qui se brise d'autant plus sûrement qu'il s'élève davantage au dessus de la vallée, dans le monument qui croule toujours du côté où il penche, dans la destruction de tout ce qui ne se conforme pas aux lois de la statique. Dire *puissance exclusive*, c'est affirmer la *destruction*. Tout ce qui persiste dans ce monde, tout ce qui est, procède de l'*équilibre* s'appliquant aux

choses morales comme aux *choses physiques*, car il est le critère du *vrai*, du *beau*, du *bien*, du *juste* et de l'*utile*. Le jour où il se placera entre la religion qui enseigne le devoir et la philosophie qui enseigne le droit, entre la *science* qui dit *vérité* et l'*art* qui dit *beauté*, entre la liberté féodale et l'égalité démocratique, entre le travail et le capital, ce jour-là les principes sociaux arcbutés les uns contre les autres formeront une pyramide capable de défier la destruction.

Telle est la pensée de ce livre. Elle n'est pas nouvelle, car on peut la retrouver dans toutes les grandes époques philosophiques et religieuses. Elle est au fond des doctrines de Platon, d'Aristote, de l'école d'Alexandrie, de Descartes, de Spinoza, de Leibniz, de Kant, de Hegel et de l'éclectisme français, comme au fond des doctrines des pères de l'Église. Elle se retrouve chez les écrivains modernes qui dans l'antinomie, la triade, la série, etc., etc., rajeunissent de vieilles idées en cherchant la création de l'ordre dans l'humanité.

Loin que l'idée de l'équilibre m'appartienne, c'est moi qui suis devenu sa propriété. Depuis bien des années déjà elle m'enveloppe et me pénètre, se reproduisant sous mille aspects divers, entrant de vive force dans mon âme, prenant chaque jour plus de place dans mes études, me forçant à les recommencer sous sa direction, me donnant l'explication de bien des choses cachées, me montrant la ruine des systèmes politiques dans l'*unité* de leur principe. Quand je lui reproche de représenter elle-même l'*unité*, elle m'objecte son impossibilité d'exister autrement qu'entre deux oppositions, elle se dit l'*unité dans la pluralité*, elle se montre comme l'*emblème de la conciliation*. Je ne sais que répondre, et, comme un amoureux qui ne voit que par les yeux de sa maîtresse, je m'en vais analysant toute chose avec le microscope de l'*équilibre*. Après l'analyse est venue la synthèse. Il m'a fallu suivre un guide

inflexible et parcourir des chemins qui ne me plaisent pas toujours.

Deux raisons me font une loi de publier la relation de cet étrange voyage. La première est l'obligation de confesser ce que l'on croit être la vérité. La seconde est l'espoir de conjurer une partie des misères qui menacent la société, de prévenir les vengeances et les réactions, qui sont les grands dangers des époques d'affranchissement : elles présagent des réactions en sens contraire. La crainte de m'abuser sur la portée de mon livre et d'attribuer au fruit de vingt années d'études une valeur qu'il n'a pas, m'engage à consulter l'époque et le public, mettant sous leurs yeux une espèce d'abrégé où se trouvent les idées capitales, leur ordre et leur enchaînement, mais où sont de grandes lacunes dans les idées secondaires. Ces lacunes seront vite comblées, si la chose en vaut la peine, et chacun pourra les faire disparaître aussi bien que moi. Mais ce qu'il ne sera pas facile d'obtenir, ce sont les conséquences de l'équilibre, à supposer que le public en admette le principe. De profondes modifications seraient imposées à la science, aux arts, à la morale, à la justice et à l'économie sociale, qui deviendraient les conséquences les uns des autres, s'organiseraient dans une même série, se serviraient réciproquement de preuve ou de soutien, et formeraient, en dernier lieu, la *théorie de la civilisation*. Si de pareils travaux théoriques doivent précéder l'application, il est évident que l'*équilibre social* ne peut organiser la génération présente (1). Il n'a qualité ni pour blâmer, ni pour approuver : il est une pure utopie. Prétendre l'appliquer à

(1) Presque un demi-siècle s'est écoulé depuis que ces pages ont été écrites.

cette heure, serait préparer une expérience malheureuse et lui infliger un discrédit qu'il ne mérite pas. Tout au plus peut-il être considéré comme un lointain espoir.

Le siècle a dû apprendre par ses malheurs ce que valent les réformes prématurées et contraires aux mœurs; il doit sentir la nécessité de ne pas agir *empiriquement*, et de demander à la *science* l'ordre des progrès qu'il doit accomplir. Peu importe le temps! la pauvre personnalité humaine est seule à s'en inquiéter. La vérité sait attendre : elle est la réalité dans l'avenir, **et à cette heure c'est le devoir de tous de l'appliquer toujours et partout.**



RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

Grande baisse du prix des Chocolats

Le meilleur chocolat est celui qu'on achète à sa valeur réelle. Ce n'est pas celui pour lequel on fait une publicité retentissante et constamment sous *haute pression* pour hypnotiser le regard et tromper la raison commune.

Le seul mérite du chocolat qu'on a vendu jusqu'à ce jour a été d'augmenter le superflu des fabricants au détriment du nécessaire de leurs ouvriers, de la plupart des consommateurs et des petits détaillants. Plus de justice là comme partout s'impose. Aussi, n'hésitons-nous pas à déchirer le bandeau jeté sur tous les yeux pour masquer la vérité, perpétuer la spoliation légale et l'erreur, fruits de la routine et de l'ignorance.

Le chocolat occupe aujourd'hui un rang principal dans l'alimentation publique, et il est temps qu'une voix s'élève pour arracher ce reconstituant des pauvres, des faibles, des malades, à la rapacité de richissimes industriels dépourvus de sens moral. Son prix doit être abaissé par la force des choses, et des réformes s'imposent au plus tôt dans ce commerce des plus importants.

Le codex nous apprend que le bon chocolat est composé d'égales parts de sucre et de cacao broyés ensemble. Or, prenons les cours tenus *secrets* (élevés en ce moment),

pratiqués sur la place de Bordeaux, le cacao Caraque se vend 190 francs; le Carupano, 200 francs; le Guayaquil (Arriba), 210 francs; le Porto-Cabello (en moyenne), 300 francs, les 100 kilos, entrepôt.

Si pour notre démonstration, nous nous arrêtons au prix des 100 kilos du cacao Porto-Cabello, qui est le plus élevé et qui sert à fabriquer les chocolats de luxe, tout à fait supérieurs, soit 300 francs, auxquels nous ajoutons 104 francs pour droits de douane et 90 francs pour le coût des 100 kilos de sucre que l'on y adjoint, l'achat des 200 kilos de matières premières du chocolat le plus fin, le plus cher, ressort à un total de 394 francs.

Si d'un autre côté, nous supposons 200 kilos de chocolat ordinaire, marqué 2 francs le demi-kilo, soit 800 francs, nous avons le regret de constater que des maisons catholiques et autres, qui fabriquent des milliers de kilos de chocolat par jour, qui ont la prétention de passer pour recommandables, restent encore muettes dans le luxe éclatant de leur immense publicité, sur la justification de l'écart de prix et de qualité en tenant compte des déchets, frais de fabrication, etc., que tout le monde se figure. Pourquoi nous obligent-elles à payer la valeur d'un kilo de chocolat pour ne nous en livrer que la moitié en réalité? Passons sous silence aujourd'hui le chocolat féculisé. Quand donc les chocolatiers se décideront-ils à marcher dans la voie du progrès? C'est leur tour. En avant! Nous attendons leur réponse.
